

été heureuse de voir que, grâce à la présence du couple Vernier chez elle, son mari la délaissait moins.

L'intimité était vite venue; on dînait ensemble, on sortait en voiture, on allait au théâtre. Il avait été convenu que, l'été suivant, on irait à la mer tous les quatre.

Madame Silverstein, qui supportait placidement l'isolement, préférait pourtant ce retour à la vie parisienne, sans chercher les causes de ce revirement; tout effort d'imagination lui semblait pénible; elle ne voulait rien voir, elle ne voulait rien entendre qui altérât sa parfaite sérénité de Gretchen, à l'âge où l'on a cessé de cueillir les poétiques *vergiss mein nicht*.

D'ailleurs, au temps où sa beauté blonde rayonnait dans l'éclat de ses printemps épanouis, elle aurait pu s'appeler Charlotte, aucun Werther ne se serait tué pour elle.

Il faut ajouter que Mme Silverstein, dont l'extraction était aussi modeste que celle de son mari, n'était pas fâchée de pouvoir opposer à ses amis au nom plébéien, celui de Mme Paul Vernier, née de Sainclair.

Paul Vernier travaillait pour le banquier; après avoir décoré l'hôtel du parc Monceau suivant les conventions premières, il restait à exécuter autant de commandes que le Mécène le demanderait, largement payées.

En outre, Silverstein, voulant donner plus de prix à sa générosité, avait persuadé à Paul qu'il lui trouverait un placement rémunérateur de ses économies.

Bientôt, il fit davantage; toujours avec le désintéressement des grands manieurs d'argent, il voulut intéresser le sculpteur à certaines opérations dont le résultat ne pouvait être escompté sûrement que par de rares-initiés.

Paul s'était récréé, ne voulant pas d'abord dans sa probité native courir des chances de gains aléatoires, puisqu'il était incapable de supporter des pertes.

Le financier avait expliqué avec un gros rire:

—Vous n'y entendez rien.

—Je l'avoue.

—Je suis bien sûr que Mme Vernier comprendrait.

Mariana, sans trop heurter les scrupules de son mari, avait essayé de lui démontrer que les offres très honorables de Silverstein ne pouvaient être déclinées que par des naïfs.

En admettant que les opérations dont il avait parlé pussent se terminer par une déception, ce que la jeune femme commençait par déclarer impossible, il n'y avait qu'à s'engager dans la mesure de ses moyens, à limiter sa participation.

Paul, malgré son aveugle confiance en sa femme, n'avait pas paru convaincu du tout; mais elle était revenue à la charge; de guerre lasse, il avait cédé, à la condition cependant qu'il ne s'occuperait en rien de la marche de la combinaison.

Quelques semaines après le consentement de Paul, Silverstein lui disait négligemment:

—Vous gagnez six mille... Prenez-les... Dans quelque temps si le cœur vous en dit, nous recommencerons dans des proportions un peu plus élevées.

—Cela regarde uniquement ma femme, avait répliqué Paul.

—Je puis m'entendre avec elle?

—Certainement.

Les deux hommes s'étaient serré la main.

Cependant, Silverstein s'était écrié:

—Je tiens à vous remettre ce petit bénéfice à vous, personnellement; pour les opérations ultérieures, on se passera de vous, mon cher.

Et Paul avait signé un reçu, sans autre forme de procès.

De temps en temps, au milieu d'une conversation quelconque, Mariana prenait un journal, regardait le tableau de bourse et prononçait:

—Les Tramways Catalans montent toujours... C'est encore une bonne affaire que Silverstein nous a conseillé.

Insensiblement, Paul Vernier avait vu la médiocrité du ménage faire place au confortable.

Le mobilier avait été changé. L'artiste s'était rencontré avec un tapissier qui venait pour causer avec lui; Mariana s'était empressée d'intervenir et de s'entendre avec ce commerçant.

Paul ne demandait aucune explication, convaincu que sa femme se rendait compte de leurs ressources.

Cependant un jour elle lui dit:

—Il faut quitter cette maison.

Il eut tout de suite un geste de protestation: mais elle s'exprima avec une hauteur courroucée qui le contrista. Elle lui démontra, chiffres à l'appui, qu'ils devaient changer leur existence. Elle termina en le menaçant de ne plus s'occuper de rien, si elle devait se heurter à des résistances aussi imprévues que déraisonnables.

On avait donné congé et on s'était installé rue de Chazelles.

Paul avait remarqué que sa femme était soucieuse par moments. Il ne savait pas que Mariana, lorsque son visage s'altérait, ne pensait qu'à sa vengeance contre Hélène et Carmen, vengeance qu'elle poursuivait avec d'autant plus d'opiniâtreté et de haine que les événements ne s'y prêtaient pas encore.

Le sculpteur n'était plus aussi rassuré; sa belle insouciance des premiers temps disparaissait; toutefois, il n'osait pas entamer ce chapitre avec sa femme.

Ce n'était qu'à l'approche du terme qu'il s'était décidé à parler; nous savons comment Mariana avait répliqué.

Paul s'était bien juré que ce serait la dernière fois qu'il aurait le ridicule d'entrer dans ces puérils détails, puisque sa chère femme poussait l'abnégation jusqu'à s'en charger.

Paul avait encore montré quelques velléités de résistance quand les fréquentations avec Silverstein menaçaient de devenir trop assidues.

—En somme, disait-il, je lui suis très reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour moi, mais je suis un peu embarrassé chez lui, quand il ne s'agit pas de causer de sculpture.

—Naturellement, fit Mariana, avec sa plus belle impertinence, vous vous imaginez que votre art emplît le monde et qu'il n'est pas d'autres sujets de conversation entre gens bien élevés.

Silverstein, mis au courant de ces inoffensives protestations, s'était évertué à les rendre sans objet.

Il avait choisi le mode sentimental pour agir sur l'esprit de Paul.

—Mon cher ami, si vous saviez comme Mme Silverstein est heureuse quand Mme Vernier veut bien venir la voir, vous autoriseriez plus souvent votre femme à nous rendre visite... Mon épouse ne prodigue pas ses amitiés, et je l'en félicite, tout en me reprochant parfois de ne pas lui donner les distractions dont elle a besoin... Considérez donc notre maison comme la vôtre et ne me faites pas la peine d'effleurer la différence de nos conditions... Vous savez bien que, au fond, j'ai le plus parfait mépris de l'argent, quand il n'est pas destiné à soutenir une grande idée ou à permettre à des gens de talent de se produire.

Comme toujours Vernier céda.

Mme Silverstein accueillit Paul et Mariana avec son affabilité ordinaire.

Elle excusa son mari, qui avait dû être retenu rue Laffitte plus longtemps qu'il ne le pensait.

La femme du banquier n'eut pas à se mettre en frais d'éloquence, la voiture entrant dans la cour; Silverstein arriva bientôt tout essoufflé et s'épongeant le front dénudé.

Il tendit les mains à Paul et Mariana.

—J'ai cru que je n'en sortirais jamais, commença-t-il de sa voix rauque... Je vous demande bien pardon... Ah! ce n'est pas toujours drôle, la haute banque... Vernier, mon cher ami, j'envie votre sort.

—Changeons? fit plaisamment l'artiste.

—Vous en seriez le mauvais marchand, repartit le banquier, car vous êtes l'homme le plus heureux de la terre.

Il ajouta avec son sans façon de boursier:

—Vous êtes jeune, vous êtes adoré, que demandez-vous de plus?

Il changea de ton:

—Nous allons aux Variétés.

Mme Silverstein battit des mains avec joie; cette blonde autrefois éthérée, avait toujours eu de la prédilection pour les pièces comiques.

Mariana s'écria:

—Mais je ne suis pas habillée... Ai-je le temps de retourner chez moi?...

—Non! par exemple, répliqua vivement Silverstein.

Vous êtes fort bien ainsi... J'en appelle à votre mari.

Paul acquiesça énergiquement; Mme Silverstein déclara également que Mariana portait une toilette très convenable.

Elle-même se mettrait simplement, les Variétés n'étant pas un théâtre où l'on a l'habitude de se gêner.

—Ne pouviez-vous nous prévenir plus tôt? reprit Mariana d'un doux ton de reproche.

—J'aime à surprendre mon monde! repartit le banquier, de son ton le plus enjoué.

On se mit à table. Silverstein avait retrouvé la gravité du Crésus qui paraît accablé sous les poids de ses millions.

Bien qu'il causât agréablement, il s'interrompait parfois au cours d'une conversation et reprenait l'impassibilité orientale qui seyait à sa figure basanée.